

# Jeffrey Sachs : la guerre en Iran a brisé l'empire et les alliances américaines

Le professeur Jeffrey Sachs évoque le délitement du système d'alliances des États-Unis, qui a dominé les dernières décennies, et explique comment une mentalité impériale persistante empêche l'adaptation aux nouvelles réalités. Enregistré le 4 avril 2026. Chaîne YouTube de Jeffrey Sachs : <https://www.youtube.com/@JeffreyDSachsOfficial> Suivez le professeur Glenn Diesen : Substack : <https://glennDiesen.substack.com/> X/Twitter : [https://x.com/Glenn\\_Diesen](https://x.com/Glenn_Diesen) Patreon : <https://www.patreon.com/glennDiesen> Soutenez les recherches du professeur Glenn Diesen : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glennDiesen> Buy me a Coffee : [buymeacoffee.com/gdiesen](http://buymeacoffee.com/gdiesen) Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f> Livres du professeur Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

## #Glenn

Bienvenue à nouveau. Nous recevons aujourd'hui le professeur Jeffrey Sachs pour discuter de la situation en Iran, mais aussi de l'ordre mondial dans son ensemble. Merci beaucoup d'être revenu dans l'émission.

## #Jeffrey Sachs

Ravi d'être avec vous.

## #Glenn

Nous voyons donc que les conséquences de cette guerre contre l'Iran sont difficiles à mesurer. Nous les observons dans l'économie mondiale, dans l'ordre international, mais aussi dans les systèmes d'alliances. Au cours des dernières décennies — ou l'on pourrait même dire des 80 dernières années — de nombreux pays, des États du Golfe à l'Europe et à l'Asie de l'Est, ont essentiellement misé toute leur sécurité sur la protection américaine, se liant ainsi à l'hégémonie des États-Unis. Et maintenant, alors que cette hégémonie décline et que Trump semble devenir de plus en plus imprévisible, nous voyons tout cet ordre se désagréger très rapidement. Bien sûr, une grande partie de cela s'est produite après le dernier discours de Trump, qui a également provoqué des secousses dans le système international. Je me demandais, comment évaluez-vous cela ?

## #Jeffrey Sachs

Je pense que deux choses se produisent simultanément — ici, en Ukraine, et dans d'autres crises. La première est le comportement extraordinairement erratique du gouvernement des États-Unis,

incarné par celui de M. Trump. Il choque le monde ; il choque la plupart des Américains. Personne ne peut vraiment rationaliser l'audace, l'illégalité, la brutalité des actions américaines et de la rhétorique de Trump. Sa déclaration sur le fait de renvoyer l'Iran à l'âge de pierre a, je crois, choqué tout le monde. Et l'on peut ajouter que son complice dans ce crime, Benjamin Netanyahu, a prononcé un discours tout aussi choquant, que moins de gens ont vu, la veille du début de la fête juive de la Pâque.

Et pendant la fête de la Pâque, qui raconte l'histoire de l'exode des Israélites hors d'Égypte, Dieu inflige dix plaies au peuple égyptien. Dans le discours de Netanyahu, il a infligé dix plaies au peuple iranien. C'est, encore une fois, un discours d'une brutalité choquante et aussi de conspiration — une géopolitique, dirais-je, peut-être du IXe siècle avant J.-C. L'état d'esprit, le cadre biblique, Netanyahu se présentant comme Dieu — tout cela est si frappant, si tranchant, que quiconque observe ce qui se passe en ce moment voit que nous sommes face à une guerre d'une violence extraordinaire, qui semble puiser ses justifications dans des mentalités du IXe siècle avant J.-C., ou simplement dans des idées psychopathiques visant à renvoyer d'autres nations à l'âge de pierre.

Nous avons entendu Trump ricaner à propos de la destruction d'un pont où neuf personnes ont été tuées en le traversant. C'était une cible non militaire, et il aurait eu quatre-vingt-quinze blessés lors de l'attaque. Le président s'en est réjoui. Ainsi, ce qui se passe, partout dans le monde et à l'intérieur des États-Unis, c'est un sentiment d'un régime américain absolument violent et sans loi. La deuxième chose, c'est le champ de bataille. L'hégémonie américaine repose en fin de compte sur la conviction que l'Amérique domine le champ de bataille.

Toute la rhétorique de Trump et de Netanyahu, depuis le début de cette opération — mais c'est vrai pour chaque opération américaine — repose sur l'idée que le choc et l'effroi viendront à bout de l'ennemi, et que l'inévitabilité de la victoire des États-Unis est si écrasante que tout le monde finira par se soumettre à eux. Et de plus en plus, cette idée se délite. On pourrait dire qu'elle s'est effondrée il y a des décennies au Vietnam. On pourrait dire que le même échec s'est manifesté en Amérique centrale pendant les guerres des Contras. On pourrait soutenir que la même chose s'est produite à travers le Moyen-Orient et en Afghanistan — que cette force écrasante ne l'emporte pas. Mais chaque fois, la même proposition est avancée : que la puissance des États-Unis, leur capacité sans précédent à projeter la force et la puissance militaire, est irrésistible.

Trump a fait cette déclaration il y a quelques jours, et le lendemain, deux avions de chasse américains ont été abattus, tandis que des contre-attaques ont eu lieu à nouveau en Israël et dans la région du Golfe. Ainsi, pour de nombreux observateurs — beaucoup des personnes que vous rencontrez et avec qui vous en discutez —, les preuves sur le terrain vont à l'encontre de ce que les États-Unis affirment. L'Iran semble avoir poursuivi une riposte massive. L'épuisement des systèmes antimissiles paraît bien réel. L'effondrement du moral aux États-Unis, qui aurait même contraint un porte-avions à regagner sa base en raison d'une forme d'insurrection, d'insubordination ou de perte de moral parmi les marins, comme cela a été rapporté, semble indiquer le contraire.

Il y a donc une question fondamentale : quelle est la puissance de l'Amérique ? En fin de compte, cela se résume à sa force militaire et économique. Et ensuite, quelle est l'intention de l'Amérique ? Cela dépend des déclarations, des objectifs et du comportement du gouvernement américain. Sur ces deux points, la période actuelle est stupéfiante. Disons que, sur la question des buts et des objectifs, c'est choquant. Nous n'arrivons même pas, malgré tous nos efforts, à comprendre exactement pourquoi nous sommes engagés dans cette guerre. Cela semble vraiment être une guerre de caprice — c'est la meilleure description que j'en ai entendue. Et lorsqu'il s'agit de la puissance américaine, le débat reste ouvert, et les jours à venir révéleront quelle est la situation réelle. Mais pour l'instant, du moins, l'affirmation américaine et israélienne d'un « choc et effroi » submergeant le gouvernement iranien est fausse.

Bien au contraire, il semble qu'il y ait beaucoup d'inquiétude sous la surface quant au fait que la capacité à se défendre contre les attaques de missiles iraniennes s'affaiblit — et qu'elle est presque inexistante dans la région du Golfe. C'est pourquoi le monde entier observe cela avec stupéfaction. Nous assistons à des dynamiques fondamentales, extrêmement dangereuses. Elles pourraient sans aucun doute dégénérer en guerre nucléaire. Du côté israélien, je dirais que le niveau de violence et de déshumanisation des ennemis d'Israël — le langage biblique, le récit de l'Ancien Testament sur les Israélites s'emparant de leur terre promise — est d'une brutalité, d'une violence, d'un caractère génocidaire tels que la rhétorique et l'état d'esprit venant d'Israël semblent ne connaître aucune limite.

Cela ne semble pas seulement tactique — cela semble en réalité idéologique. La haine de l'autre en Israël paraît sans limites. Une différence entre les États-Unis et Israël est qu'aux États-Unis, le public s'oppose à la guerre de manière très nette, et rien de ce que Trump a fait n'a changé cela. Ce malaise et cette opposition sont très répandus. En Israël, je suis désolé de le dire, il semble que la majorité du public soutienne la guerre, soutienne la violence et soutienne l'idée qui sous-tend la guerre — la haine de l'autre camp et la conviction que l'autre camp est un ennemi implacable qu'il faut totalement anéantir. Ce qui, encore une fois, relève peut-être d'une mentalité du IX<sup>e</sup> siècle avant notre ère, mais qui semble imprégner cette société.

## **#Glenn**

Un ami commun, John Mearsheimer, ne cesse de souligner que personne ne lui a jamais raconté une histoire montrant comment tout cela pourrait se terminer de manière positive — c'est-à-dire par une victoire des États-Unis. Et il a raison. J'ai simplement du mal à voir quel pourrait être le meilleur scénario possible. Toute l'idée semble reposer sur le fait que, s'il y a suffisamment de morts, de destruction et de carnage, alors, d'une manière ou d'une autre, les Iraniens finiraient par capituler. Mais une partie du problème, c'est que ce que les États-Unis exigent de l'Iran — cette capitulation — deviendrait alors une menace existentielle.

Tu sais, s'ils devaient renoncer même à leur dissuasion conventionnelle, qu'est-ce qui empêcherait la destruction de l'Iran ? Et il semble y avoir certains parallèles avec la guerre — ou la guerre par

procuration — contre la Russie. Autrement dit, si nous intensifions suffisamment, alors nous obtiendrons un accord. Mais lorsque ton adversaire considère cela comme une menace existentielle, il n'y a pas de capitulation. Il n'y a que... Vois-tu une fin possible à cette guerre ? Comment cela peut-il se terminer ? Parce qu'en ce moment, il ne semble pas que Trump soit prêt à plier bagage et rentrer chez lui.

## **#Jeffrey Sachs**

Eh bien, je pense que c'est là tout l'enjeu — la différence entre « pouvoir » et « vouloir ». Bien sûr, Donald Trump peut et devrait faire ses valises et rentrer chez lui, mais il est très peu probable que cela se produise. Le contexte de tout cela, c'est l'affirmation continue de l'hégémonie américaine. Ce n'est pas seulement Trump ; c'est l'idée dominante de la politique étrangère américaine — que l'Amérique doit être, et est, le pays le plus puissant du monde, dans chaque région, et qu'elle doit constamment le prouver ou le démontrer s'il subsiste le moindre doute. Ainsi, une guerre avec l'Iran ne concerne pas des questions iraniennes ; une guerre avec l'Iran vise à démontrer la puissance totale et sans contrainte de l'Amérique, et il faut prouver au monde entier qu'elle est bien totale et sans contrainte.

C'est le contexte. Cela va au-delà de la question de Trump. Mais par-dessus ce contexte — le problème, qui est l'affirmation de l'hégémonie — il y a cette prétention que les États-Unis affirment croire et promouvoir, mais qu'ils ne peuvent en réalité pas tenir, car ils ne disposent pas du pouvoir prédominant nécessaire pour le faire autrement que par une destruction totale. Puis il y a la personnalité de Donald Trump. Et les personnalités comptent dans les guerres. Les dirigeants en temps de guerre font la différence. Plus nous comprenons la situation aux États-Unis, plus le facteur de la personnalité entre en jeu. Vous savez, nous pouvons donner des raisons structurelles aux exigences américaines en matière d'hégémonie.

C'est quelque chose qui remonte à des décennies. On peut aussi parler des motivations financières et des pressions — ou plutôt, je ne devrais même pas dire des pressions — du lobbying et de l'enrichissement des profiteurs de guerre. Il ne fait aucun doute qu'un grand nombre d'entreprises de la Silicon Valley, Palantir étant le premier exemple, sont de fervents partisans de ces guerres. D'ailleurs, entre parenthèses, ils veulent tester leurs nouveaux systèmes d'armes pilotés par l'IA. Donc, pour eux aussi, c'est une forme d'expérimentation. C'est du travail de laboratoire. Le fait que des gens soient tués et qu'il y ait une guerre — eh bien, tant mieux. C'est très réaliste. On peut voir comment ces armes fonctionnent.

Il y a une certaine folie, une avidité — des dizaines, des centaines de milliards de dollars — qui alimentent tout cela. C'est la même chose en Israël. Donc, il y a un aspect de cette situation qui est... Mais je disais que même avec toutes ces caractéristiques structurelles — les prétentions à l'hégémonie, la taille du complexe militaro-industriel, les énormes profits et détournements d'argent qui en découlent — les questions personnelles, la corruption de Donald Trump et de sa famille, qui sont les responsables les plus corrompus de l'histoire des États-Unis, je veux dire, une famille et un

président corrompus dans l'histoire du pays — il y a ici un élément personnel d'instabilité psychologique qui, selon moi, est à l'œuvre, à savoir que Donald Trump est psychopathe.

C'est un jugement clinique formulé par des psychologues et des psychiatres légistes depuis son apparition sur la scène publique, et répété à maintes reprises — et, à mon avis, de manière très convaincante. Ce n'est pas un homme qui recueille des informations et les traite de façon rationnelle, qui peut être vicieux mais très tactique, conclut les affaires, et ainsi de suite. C'est un homme déséquilibré, impulsif, paranoïaque, psychopathe et mégalomane. Ce n'est pas le genre de personne que l'on souhaite à la présidence des États-Unis. Je dirais que Netanyahu présente des traits psychologiques similaires. Ce sont des individus très violents et instables, et cela signifie que prendre du recul n'est pas chose facile.

Tout est pour eux une mise à l'épreuve de leur propre monde, mais aussi, plus largement, un test de l'état d'esprit hégémonique de la classe politique américaine — une idée à laquelle, malgré toutes les preuves du contraire, on continue de croire à Washington. Nous avons donc un très grand problème, à la fois structurel et individuel, pour parvenir à une quelconque désescalade ou résolution. J'ai une seule et unique réflexion à ce sujet, pour être franc. Ce n'est peut-être pas une idée très convaincante, mais c'est celle que je garde : Donald Trump écoute, dans la mesure où il écoute qui que ce soit, ceux qu'il considère comme ses pairs. Et il considère le président Poutine, le président Xi et le Premier ministre Modi comme des pairs auxquels il veut appartenir et être à la hauteur. Ce sont des dirigeants de superpuissances.

Il exprime presque toujours, sans exception, du respect pour eux — pour le pouvoir qu'ils détiennent, pour leur leadership à la tête de nations superpuissantes. Ils doivent lui dire d'arrêter. Je pense que c'est extrêmement important. Ils doivent lui dire : « Donald, cela ne mène nulle part. Cela ne mène à rien de bon. Cela ne t'aide pas. Cela ne met pas les États-Unis dans une meilleure position. Cela n'aide aucun pays dans le monde. C'est dangereux. Il faut que cela cesse. » Je ne sais pas si cela serait même vaguement suffisant dans ces circonstances, mais je pense qu'il est important d'essayer. Ce n'est pas du bluff — « nous allons entrer en guerre contre toi ». Bien au contraire. C'est une tentative d'expliquer pourquoi cela doit s'arrêter, car si cela continue sur la voie actuelle, cela nous conduira tous à la catastrophe.

## **#Glenn**

Eh bien, il est certain qu'un peu de coordination et davantage de coopération entre les grandes puissances sont nécessaires. Si Poutine et Xi parviennent à le faire, ce serait excellent. Mais que diriez-vous, vous ? Vous avez conseillé de nombreux gouvernements à travers le monde au fil des ans — que diriez-vous aux alliés des États-Unis ? Car il semble que les États du Golfe aient eux aussi adopté ce principe de paix hégémonique, tout comme les Européens. Je veux dire, si l'on regarde le Venezuela, par exemple, leur principale préoccupation était que Trump parlait de pétrole plutôt que de droits de l'homme. Mais les actions concrètes allaient à l'encontre de cela. Et je suppose aussi que s'il les avait inclus dès le départ, ils auraient été bien plus favorables à l'attaque contre l'Iran.

Au lieu de cela, il les a laissés attendre que la guerre ait échoué avant de les inviter à participer — ce à quoi ils ne veulent désormais plus prendre part. Mais ils ont aussi, surtout les Européens, vraiment adopté l'idée de « la paix par la force », ce qui est une manière élégante de dire militarisme plutôt que véritable diplomatie. L'idée, c'est que nous serons si puissants que nos adversaires devront obéir, tout en ne devant pas s'armer pour équilibrer notre puissance. Ainsi, cette conception hégémonique de la paix est quelque chose dont non seulement les États du Golfe ont profité, mais à laquelle les Européens ne veulent toujours pas renoncer, comme on le voit dans le conflit avec les Russes. Alors, que leur conseillerez-vous aujourd'hui, s'ils continuent d'appeler pour demander — étant donné que les États-Unis perdent leur position dans le monde — vers où doivent-ils se tourner maintenant ?

## **#Jeffrey Sachs**

Bien sûr, je le dis depuis au moins une décennie : il faut se méfier des États-Unis. Leur politique étrangère est délirante. Ils croient diriger le monde, mais cela vous entraîne dans de graves ennuis. J'ai répété des dizaines, voire des centaines de fois, mon adage préféré d'Henry Kissinger : être un ennemi des États-Unis est dangereux, mais être leur ami est fatal. Combien de fois ai-je dit cela à des gouvernements, au Parlement européen ou à des dirigeants du Golfe, personnellement, ces dernières années ? Et pas seulement à cause de cette guerre, mais en raison de toutes les circonstances qui remontent à très longtemps.

Je ne crois pas, par exemple, que les pays gagnent la moindre sécurité en accueillant des bases militaires américaines. J'ai soutenu pendant des années — et suggéré pendant des années — que ces pays devraient inviter les États-Unis à rentrer chez eux. On n'obtient pas de sécurité ; ces bases sont un aimant à conflits. Mais plus encore, elles sapent votre propre souveraineté. Les pays européens restent, quatre-vingts ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, semi-occupés par les États-Unis. Et les États-Unis s'ingèrent profondément dans la politique européenne — à un degré d'ailleurs choquant. C'est pourquoi ma recommandation a toujours été que cette idée de chercher la sécurité auprès des États-Unis est tout simplement erronée.

Les États-Unis ont leurs propres idées plutôt bizarres sur le monde — à savoir, le contrôle hégémonique. Si vous adhérez à cela, vous adhérez à une irréalité. De plus, si vous accueillez l'armée américaine et la CIA sur votre sol, vous renoncez en réalité à votre souveraineté. Vous ne pouvez pas parler librement. Vous constaterez que si vous êtes en politique et que vous vous opposez aux États-Unis, vous serez écarté de la vie politique dans votre propre pays. Ainsi, des générations d'hommes politiques émergent sans même trouver les mots pour exprimer une opposition, même face aux idées américaines les plus folles. Et il y a tant d'idées américaines insensées, car la domination hégémonique elle-même est une irréalité.

Et si tout repose sur une base d'irréalité, il y a forcément beaucoup de folie qui en découle. Alors, Glenn, j'étais dans la région du Golfe l'année dernière, en train de parler avec des dirigeants qui

exprimaient exactement ce sentiment. C'était avant la guerre. Ce n'est pas une idée apparue après coup selon laquelle ces bases ne vous protégeront pas. Je suis d'accord. J'ai dit à des amis aux Émirats : « Pourquoi rejoignez-vous cette coalition avec Israël et les États-Unis ? Pensez-vous vraiment que c'est judicieux, que c'est correct, que c'est exact — aux côtés d'Israël, qui a commis un génocide sous les yeux du monde à Gaza ? Vous faites partie des soi-disant Accords d'Abraham. Cela n'a aucun sens pour vous. Ce n'est pas de la sécurité. »

Ce n'est pas du réalisme. Quelle que soit votre position préférée en matière de politique étrangère, je pense que le réalisme — s'il est bien appliqué — consiste à adopter une vision réaliste de la situation. Et l'idée que les États-Unis vont vous protéger n'est pas vraiment réaliste. Vous savez ce que j'ai entendu ? « Oh, mais Monsieur Sachs, nous recevons des puces NVIDIA, nous avons des centres de données. C'est essentiel pour nous. » C'était en fait la monnaie de la politique étrangère, je dirais, ces dernières années : nous allumons ou éteignons les centres de données dans votre pays, les puces haut de gamme. Eh bien, tout cela est désormais détruit jour après jour par l'Iran. Un centre de données n'a pas de systèmes de défense antimissile autour de lui.

Les gouvernements doivent donc adopter une vision beaucoup plus réaliste. Nous vivons dans un monde multipolaire — c'est la base. La direction politique des États-Unis — et par là j'entends la Maison-Blanche, le Conseil de sécurité nationale, la CIA, les commissions des forces armées, les sous-traitants militaires — ne l'acceptent pas. Ils ne le comprennent pas. Ils n'y croient pas. Ils pensent que, grâce à l'IA et aux puces NVIDIA dans nos systèmes d'armes, dans nos systèmes d'identification de cibles basés sur Palantir, dans nos systèmes de destruction assistés par l'IA — cela reste une forme de domination. Ils veulent le démontrer à Gaza : nous pouvons tuer tout le monde, nous pouvons raser Gaza. D'ailleurs, après un génocide, le Hamas est toujours là et continue d'opérer.

Israël n'a pas réussi à atteindre ses objectifs, même dans un petit quartier qui a été bombardé et rasé pendant plus de deux ans. Et maintenant, on parle de l'Iran, avec près de 100 millions d'habitants et une base technologique et militaire redoutable. C'est quelque chose que l'esprit américain ne parvient pas à comprendre : il y a des peuples technologiquement sophistiqués partout, et l'Iran en fait partie. Les États-Unis continuent de voir l'Iran comme un pays médiéval, voire de l'âge de pierre, sans réaliser que l'Iran possède des capacités technologiques très avancées, qui ont également été mises au service de la défense. Je pense donc que le conseil était juste, mais qu'il n'a pas été suivi. Et aujourd'hui, je dis toujours à tout gouvernement : regardez votre voisinage, soyez amis avec vos voisins.

Ne laissez pas l'empire américain vous diviser, car votre sécurité et votre bien-être dépendent de vos voisins. Et ne construisez pas — ou ne pensez pas que vous allez construire — un mur, qu'il s'agisse du mur de Berlin ou d'un nouveau mur pour enfermer la Russie. Et ne pensez pas, dans le Golfe, que vous pouvez être de notre côté — du côté occidental du golfe Persique — mais qu'à l'est, l'Iran est l'ennemi. Ne raisonnez pas ainsi. Regardez vos voisins. Faites la paix avec vos voisins. Coopérez avec vos voisins. Commercez avec vos voisins. Et ensuite, à l'échelle régionale, comprenez que votre

sécurité et votre bien-être dépendent de bonnes relations avec toutes les grandes puissances. La Chine n'est pas votre ennemie. La Russie n'est pas votre ennemie.

L'Inde n'est pas votre ennemie. Les États-Unis ne devraient pas être votre ennemi. Mais nous avons aussi besoin que les États-Unis dépassent l'état d'esprit qu'ils affichent aujourd'hui — soit vous êtes avec nous, soit vous êtes contre nous. C'est la mentalité américaine, empruntée aux Athéniens pendant la guerre du Péloponnèse, lorsqu'ils ont dit aux Méliens : « Si vous n'êtes pas avec nous, nous vous tuons. » Malheureusement, cela fait aussi partie du manuel américain. Mais les pays ne peuvent pas céder à cela sans renoncer à leur propre souveraineté et à leur propre avenir. Et aujourd'hui, dans un monde multipolaire, ils n'en ont plus besoin. Donc, mon conseil fondamental, en général, est le suivant : ne laissez pas l'empire américain diviser votre propre voisinage.

Je le dis au Japon et en Corée : la Chine n'est pas votre ennemie, c'est votre voisine. Je le dis dans la région du Golfe : l'Iran et le CCG devraient être les premiers à se parler. Non seulement ils partagent le golfe Persique et le détroit d'Ormuz, mais ils ont aussi beaucoup d'autres choses en commun — la culture, l'histoire, les points de transit et les risques écologiques dans une région très aride du monde, en proie à de graves crises de l'eau. Je le dis aussi, et je le dis aux Européens : la Russie n'est pas votre ennemie invétérée. Cette russophobie est une fiction historique. C'est une lecture complètement erronée de l'histoire, mais aussi une erreur totale d'appréciation de la sécurité européenne, qui ne peut être assurée que collectivement avec la Russie, et non contre la Russie. Et donc, c'est la même chose partout : les empires divisent pour régner. Les États-Unis ont utilisé la division comme moyen d'étendre leur hégémonie.

C'est toujours la même chose : on dit que celui d'en face est l'ennemi. On cherche toujours à s'étendre de l'autre côté. La position des États-Unis, idéologiquement, au Moyen-Orient, c'est : nous contrôlons déjà le Golfe ; il ne nous reste plus qu'à ramener l'Iran dans le giron — ce que nous avons réussi à faire en 1953, mais que nous avons perdu avec la révolution de 1979. Il faut les réintégrer dans l'empire américain. Ainsi, encore une fois, chaque région est confrontée à une division que les États-Unis attisent. Washington dit à l'ASEAN : « Oh, la Chine est votre ennemie. » Il dit au Japon et à la Corée : « La Chine est votre ennemie. » Il alimente ces divisions. Et bien sûr, il a aussi attisé la division avec la Russie, car tout l'enjeu, à la fin de la guerre froide — et j'y étais personnellement, en observateur aux plus hauts niveaux —, c'était que la paix s'était installée dans une maison européenne commune. Mais les États-Unis n'en ont pas voulu.

Il fallait élargir l'OTAN. Il fallait maintenir une alliance contre un pays qui n'existait plus — pour une menace qui n'existait absolument pas. Mais il fallait, pour des raisons hégémoniques américaines, élargir l'OTAN — et pas seulement l'élargir, mais la pousser jusqu'aux frontières de la Russie, y installer des systèmes antimissiles balistiques et abandonner les traités signés avec l'Union soviétique, dont la Russie était l'État successeur. Voilà quel était l'état d'esprit. L'Europe y a adhéré avec un zèle docile — mal à l'aise en privé, mais sans un mot en public. Et soit dit en passant, aussi insensé que soit cet état d'esprit, permettez-moi d'ajouter deux points. L'Europe conserve son propre état d'esprit hégémonique, même 80 ans après la fin des empires européens. L'Europe a dirigé le

monde d'une manière plutôt brutale pendant longtemps en Asie et en Afrique. Cet état d'esprit n'a pas disparu.

C'est pourquoi la soumission à la mentalité impériale des États-Unis n'est pas si difficile — parce qu'elle est aussi perçue, dans une large mesure, comme un moyen de maintenir la domination de l'Occident. Ainsi, les Européens — oui, ils sont subordonnés aux États-Unis — mais d'une certaine manière, cela reste une projection de la suprématie occidentale dans le monde. Ils considèrent donc les États-Unis comme contribuant, d'une certaine façon, à faire perdurer leurs anciens empires disparus dans leur contrôle international. C'est en réalité une partie essentielle de ce qui se passe aujourd'hui. L'Europe suit le mouvement parce que l'idée de contrôler le Moyen-Orient — c'est une idée totalement européenne. Ce n'est pas seulement une idée américaine ; elle a des racines profondes. Le pire dans tout cela, ce sont les Britanniques. Les Britanniques conservent absolument encore les apparences et la mentalité d'un empire disparu depuis presque quatre-vingts ans, mais qui demeure toujours présent.

Et ainsi, nous entendons la rhétorique la plus remarquable venir de la Grande-Bretagne — vis-à-vis de la Russie ou d'autres confrontations — alors que la Grande-Bretagne n'a ni l'influence ni le pouvoir de concrétiser quoi que ce soit, mais sème beaucoup de désordre rhétorique et politique. Ce qui est intéressant, c'est que même dans la guerre contre l'Iran, il y a eu un peu d'hésitation de la part des Britanniques. Cela montre à quel point cette guerre est totalement scandaleuse, car les Britanniques rebelles n'hésitent jamais à soutenir une entreprise impériale et ont toujours affirmé que l'Amérique est en quelque sorte notre empire successeur. Mais dans ce cas, c'est tellement choquant que les Britanniques ont essayé, un peu, de dire : « Ne nous impliquez pas. » C'est presque sans précédent. Les Britanniques se joignent à chaque guerre américaine, mais pas à celle-ci, parce que ce qui se passe en ce moment est tout simplement trop scandaleux.

## **#Glenn**

Je pense que c'est là la contradiction inhérente à la soi-disant paix hégémonique. Si vous voulez être un hégémon, vous dépendez fortement du système d'alliances, car vous divisez les régions entre alliés dépendants et adversaires équilibrés ou contenus. Et je ne pense pas que les dirigeants européens réalisent souvent qu'une fois en conflit avec leur adversaire — que ce soit la Russie ou un autre —, c'est ce qui les rend si dépendants des États-Unis. C'est pourquoi ils doivent signer tous ces accords commerciaux désastreux. C'est pourquoi ils se retrouvent dans cette situation. Il en va de même pour les États du Golfe.

Je veux dire, leur conflit avec l'Iran est la raison pour laquelle ils sont devenus des otages des États-Unis. Je pense que c'était acceptable quand les États-Unis étaient un hégémon plus sûr de lui, mais maintenant qu'ils sont en déclin... Et comme l'a dit Mark Rutte, l'OTAN n'est pas seulement là pour la protection — c'est aussi un instrument de projection de puissance. Si tout cela concerne la projection

de puissance pour les États-Unis, et qu'ils sont utilisés pour s'en prendre aux puissances montantes alors que les États-Unis ne sont plus en position de les défendre, cela ressemble à un désastre. Ce qui me choque, c'est qu'il n'y ait pas plus d'efforts pour s'adapter aux réalités actuelles. Exactement.

## **#Jeffrey Sachs**

Ce qui est si intéressant, c'est que cela ne tient pas ses promesses. Cela engendre de l'insécurité. Cela engendre une crise économique. Et le public le sait. Ainsi, les politiciens qui continuent leur soumission aux États-Unis en Europe sont profondément impopulaires. Ils agissent en totale contradiction avec l'opinion publique. Les dirigeants de la région du Golfe qui poursuivent leur soumission aux États-Unis et à Israël — car il s'agit d'une guerre américano-israélienne — font eux aussi face à l'opposition de ce qu'on appelle « la rue » là-bas, c'est-à-dire, en réalité, l'opinion publique.

Le public de la région du Golfe ne veut pas être un allié d'Israël dans cette affaire, mais c'est la position dans laquelle leurs gouvernements se sont eux-mêmes placés — en disant : « Notre sécurité, c'est un F-35 », ou « Notre sécurité, c'est un F-16 », ou encore « Notre sécurité, c'est une base militaire américaine ». Malheureusement, c'est une idée très naïve, mais c'est cette idée qui les a conduits à cette situation, et elle les piège non seulement en termes d'intérêt national, mais les place aussi en opposition directe avec leurs propres populations. Et l'on peut voir, pas à pas, à quel point Trump est honni en Europe en ce moment. Son taux d'approbation net est d'environ moins 70 %, et cela avant même la guerre avec l'Iran. En d'autres termes, environ 15 % d'approbation et 85 % de désapprobation. Cet homme est méprisé — et pour de très bonnes raisons.

C'est un individu méprisable. Mais les gouvernements ont continué à essayer de l'apaiser, de le soutenir, de dire qu'ils étaient de son côté — et ils perdent du soutien. On le voit en ce moment en Italie, où la Première ministre Meloni a essentiellement bâti sa politique sur le fait d'être la meilleure amie de Trump en Europe. C'était sa carte de visite pendant un certain temps, et sans doute que cela a donné à certains Italiens le sentiment que, eh bien, au moins, nous avons les États-Unis dans notre camp. Mais maintenant, tout est en train de se retourner, parce que les jeunes disent : qu'est-ce que c'est que ça ? C'est avec ça qu'on s'aligne ? C'est de la folie — de la folie. Et donc, on le voit partout en Europe : si vous vous alignez sur Donald Trump, vous perdez votre propre base politique. Cela ne veut pas forcément dire que vous perdez le pouvoir immédiatement, compte tenu de l'ordre constitutionnel. Peut-être que vous avez une majorité parlementaire qui peut durer deux ou trois ans, mais vous n'avez plus de base politique dans le pays.

## **#Glenn**

Eh bien, merci d'avoir pris le temps, et espérons que les gouvernements recommenceront à faire preuve de raison et s'adapteront aux nouvelles réalités.

## **#Jeffrey Sachs**

Très bien. Glenn, c'est un plaisir d'être avec toi.

**#Jeffrey Sachs**

À bientôt.